Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

17 | 2009

Le poison et ses usages au Moyen Âge

Constitution et première organisation d'une bibliothèque canoniale au XII^e siècle

L'exemple de Saint-Victor de Paris

Françoise Gasparri

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/11520>

DOI : 10.4000/crm.11520

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2009

Pagination : 203-208

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Françoise Gasparri, « Constitution et première organisation d'une bibliothèque canoniale au XII^e siècle », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 17 | 2009, mis en ligne le 15 juin 2012, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/11520> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.11520>

Tous droits réservés

Constitution et première organisation d'une bibliothèque canoniale au XII^e siècle : l'exemple de Saint-Victor de Paris

Abstract : A canonical abbey founded in the early 12th Century in the heart of Paris, close to the centre of power and with an ambitious scholarly vocation required, from the very start, a well-furnished and well-organized library. Being a richly-funded royal abbey, it started, not long after its foundation, to have some of its books made by well-paid copyists working in the town. It is hence difficult to identify the codices that were made inside the abbey. However, by comparing handwriting with the charters sent by the abbey and other such details, it is possible to define features specific to the scriptorium of the abbey. Thanks to the numerous ex-libris and other marks of ownership, the gradual constitution of Saint Victor's library – which would eventually become one of the richest of Northern Europe – can also be traced.

Résumé : Une abbaye canoniale, née au début du XII^e siècle, située au centre de Paris, proche du pouvoir, à vocation scolaire de haut niveau, devait nécessairement se constituer, dès les premiers temps, une bibliothèque à la fois bien pourvue et bien organisée. Abbaye royale richement dotée, elle fit confectionner, très tôt après sa fondation, une partie de ses livres à l'extérieur, par des copistes travaillant en ville et rémunérés : d'où la difficulté à identifier ceux de ses codices exécutés à l'intérieur de la maison.

Toutefois, les comparaisons d'écriture avec les chartes expédiées par l'abbaye, et divers autres indices, permettent de discerner un noyau sûr, grâce auquel il est possible de définir des caractéristiques propres au scriptorium de l'abbaye. Les nombreux ex-libris et autres marques de possession permettent, quant à eux, de suivre la constitution progressive de la bibliothèque de Saint-Victor, qui devait devenir l'une des plus riches de l'Europe du Nord.

Les manuscrits du XII^e siècle de l'abbaye de Saint-Victor, conservés à la Bibliothèque nationale de France ou dans les autres bibliothèques parisiennes (bibliothèque Mazarine, bibliothèque de l'Arsenal) forment un ensemble de plus de trois cents unités, parmi lesquelles une quarantaine au moins offre l'aspect de manuscrits de travail, de premières mises au net, voire de véritables brouillons ou de textes de premier jet. Bien sûr les datations que l'on peut en faire ne sont pas infaillibles, cela est bien évident puisqu'ils sont, pour ces époques-là, très rarement datés, que ce soit de temps ou de lieu. Alors, au milieu de cette masse documentaire, pour tenter d'opérer sinon un classement du moins une marche à suivre, il a fallu leur donner un ordre chronologique, c'est-à-dire les situer raisonnablement tout au long du XII^e siècle. Nous savons à quel point le problème des datations soulève de controverses chez les spécialistes, qu'il s'agisse de la date de temps ou de la date de lieu.

Trois méthodes pour identifier le fonds

Pour tenter d'y parvenir il existe trois méthodes :

1°/ la première méthode, mais c'est précisément celle qui risque de faire entrer le plus de facteurs subjectifs dans l'évaluation, est celle des critères paléographiques : une certaine expérience et une bonne familiarisation avec le fonds permet cependant d'éviter les erreurs trop grossières, à une ou parfois deux décennies près.

2°/ la deuxième méthode est celle de l'étude de la décoration, en priorité la décoration mineure, lettrines et initiales, moins assujettie à des canons esthétiques, parfois proche de la spontanéité ou en tout cas de l'écriture même du texte, parfois même exécutée par le copiste.

3°/ la troisième méthode, certainement la plus fiable, sinon parfaitement sûre, est celle qui consiste à comparer les écritures de ces manuscrits à celles des chartes, de même époque et de même lieu. Pour cela il faut trouver les documents adéquats, en l'occurrence victorins, offrant des écritures très semblables et si possible identiques à celles que présentent les manuscrits que l'on veut dater : car les chartes, comme on le sait, sont toujours datées ou datables, ne fût-ce que par le nom de l'expéditeur, du destinataire, des personnes citées, ou par le contexte historique, événementiel, juridique etc...

et leurs limites

Il semblerait alors qu'avec ces trois méthodes, seules ou combinées entre elles, on puisse parvenir à avancer un peu plus sûrement. En réalité, chacune de ces méthodes présente un piège :

Pour les deux premières, il y a un risque majeur, à savoir la réponse à la question : où ont été confectionnés les manuscrits de Saint-Victor ? Une abbaye canoniale, implantée en pleine ville, de fondation récente, devenue rapidement une école de grand renom, proche du pouvoir et de surcroît devenue dans le même temps abbaye royale richement dotée, ne fonctionne pas du tout comme une abbaye bénédictine plus ou moins retirée du monde. Ses besoins et ses exigences sont d'une toute autre nature. Il suffit de consulter la Règle que l'abbaye rédigea, dès avant 1139, à savoir le *Liber Ordinis* ou Règle de l'Ordre¹, au chapitre consacré à l'*armarius*, c'est à dire à l'officier chargé de la copie et de la conservation des livres de la maison, et de la gestion de la bibliothèque². Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de nous arrêter sur ce passage : ce texte, antérieur à 1139, consigne évidemment des règlements qui sont nettement antérieurs. Nous sommes dès lors probablement assez proches des premiers temps de la fondation de l'abbaye (1108). On y lit :

Omnes scripture que in ecclesia sive intus sive foris fiunt ad eius officium pertinent, ut ipse scriptoribus pargamena et cetera que ad scribendum necessaria sunt provideat. Et eos qui pro precio scribunt ipse conducat.

Le sens du verbe *conducere* est clair et nous renvoie à la parabole de l'Évangile de saint Mathieu (20, 1-2) parlant des ouvriers envoyés à la vigne : *simile*

¹ *Liber Ordinis Sancti Victoris parisiensis*, éd. L. Jocqué et L. Milis, Turnhout Brepols, (*Corpus christianorum, Continuatio medievalis* LXI), 1984.

² *Ibid.*, p. 78sq.

est regnum celorum homini paterfamilias qui exiit primo mane conducere operarios in vineam suam ; et le soir venu, comme le maître de la vigne s'étonne de voir des hommes dehors et oisifs, ceux-ci lui répondent qu'ils n'ont rien à faire *quia nemo nos conduxit*. C'est donc bien du verbe « embaucher » qu'il s'agit³. Il fallait en effet s'empressement d'obtenir le plus grand nombre possible de livres pour constituer une bibliothèque capable de répondre aux besoins de l'enseignement – n'oublions pas, en effet, que c'est dès 1115 déjà qu'Hugues de Saint-Victor arrive à Paris et que l'afflux d'étudiants se fait de plus en plus important. Le moyen le plus efficace était donc de faire travailler des copistes extérieurs, rémunérés, pour épauler les chanoines copistes de la maison : il est clair, dès lors, que déjà dans les premières décennies du XII^e siècle, il y avait sur la place de Paris des copistes qui travaillaient en ville, pour de l'argent : une pratique qui dut apparaître avec la multiplication des écoles urbaines, cathédrales ou autres, et leur grande fréquentation.

Dans cette perspective, et pour le propos qui nous occupe, cela signifie que la notion de *scriptorium*, non seulement se présente comme une réalité complexe mais se trouve sérieusement mise en question. Les manuscrits confectionnés dans des lieux divers, par des copistes venus d'horizons divers et présentant des mains hétérogènes, ne peuvent plus constituer un ensemble cohérent, significatif ni localisable.

Reste la troisième méthode, la seule permettant d'identifier, dans les manuscrits, des mains victorines *sui generis* : comparer leurs écritures à celles des chartes victorines. Mais ici aussi des difficultés surgissent : il est aujourd'hui bien établi que les établissements ecclésiastiques de quelque importance, au XII^e siècle encore, écrivent bien sûr eux-mêmes les chartes établies à leur nom, mais que leur bureau d'écriture peut agir aussi en qualité de destinataire (bénéficiaire) et même en tant que tiers, c'est à dire qu'ils peuvent établir des actes au nom d'autres expéditeurs, ou pour d'autres bénéficiaires, ce qui disperse notablement les types d'écriture. En ce qui concerne Saint-Victor, son bureau d'écriture confectionnait le plus souvent lui-même les actes dont l'abbaye était bénéficiaire, même quand l'expéditeur était un personnage important (par exemple, l'évêque de Paris). De sorte que dans le chartrier de Saint-Victor on trouve des types d'écriture homogènes, que l'on peut mettre en parallèle avec les écritures des manuscrits, ce qui rend possible l'identification de manuscrits réellement écrits à Saint-Victor.

Le fonds initial : manuscrits de scriptorium et manuscrits de travail

Pour en venir maintenant au contenu de la bibliothèque de l'abbaye, au XII^e siècle, et compte tenu des pertes, il faut distinguer deux catégories de manuscrits :

1^o/ Les manuscrits dits « de scriptorium », écrits avec un minimum de soin, pour l'usage de la communauté, plus ou moins décorés, avec un minimum d'application. Sur les quelques trois cents manuscrits existants, on en compte environ deux cent cinquante ; 2^o/ les manuscrits dits « de travail », d'écriture simple, sans aucune recherche calligraphique, sans décoration ou avec une décoration sommaire, tracée à la hâte, le plus souvent par la même main que le texte.

³ Cf. Fr. Gasparri, « *Scriptorium et bureau d'écriture de l'abbaye de Saint-Victor* », *L'abbaye parisienne de Saint-Victor au Moyen-Âge (Bibliotheca victorina I)*, éd. J. Longère, Turnhout Brepols, 1991, p. 119-139.

Manuscrits à l'usage de quelques-uns, érudits travaillant sur les textes, et dans les cas extrêmes (mais à Saint-Victor ils existent), manuscrits totalement ou partiellement autographes, ou complétés, voire corrigés par l'auteur. Dans cette catégorie il existe beaucoup de fragments. On en compte environ une cinquantaine.

Manuscrits de scriptorium

Pour la catégorie des « manuscrits de *scriptorium* » on constate que les types d'écriture sont nombreux, pour la raison évoquée plus haut. Mais il faut tout d'abord rappeler que l'abbaye s'est procurée des ouvrages antérieurs à sa fondation : nous en avons compté vingt-neuf, d'origines diverses mais dont deux au moins proviennent de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille⁴ : ces textes sont en grande majorité des textes patristiques : Augustin, Ambroise, Jérôme, Bède, Isidore, Hildefonse de Tolède – manuscrits glosés ou non ; textes antiques : Cicéron commenté par Boèce, Victorinus ; manuscrits d'astronomie et de philosophie cosmogonique ; enfin, un passionnaire.

Les manuscrits « de *scriptorium* » postérieurs à la fondation de l'abbaye forment évidemment l'extrême majorité : entre deux-tiers et trois-quarts de la totalité : les plus nombreux sont des œuvres d'auteurs victorins et autres philosophes contemporains : Hugues, Richard et les autres maîtres victorins, mais aussi Abélard, Bernard de Clairvaux, Gilbert de la Porrée, Pierre de Blois ; puis viennent les œuvres patristiques (une soixantaine) d'auteurs latins ou grecs : Jean Chrysostome, Athanase, Cyprien, Eusèbe, Anastase, Césaire et Prosper ; les manuscrits bibliques sont un peu moins nombreux, avec les commentaires de Jérôme, Cassien, Grégoire, Raban Maur, Pierre Lombard et beaucoup d'anonymes ; un peu plus de vingt manuscrits liturgiques ou paraliturgiques : passionnaires, homéliaires, rituels ; dix-sept manuscrits de droit : textes des conciles, sommes juridiques, *Flores canonum*, avec la présence d'Yves de Chartres et de Gratien ; des œuvres antiques de nouveau : Platon (le *Timée*), Cicéron, Sénèque, Quintilien, Valère Maxime, Lucain ; huit manuscrits de nature scientifique : calendriers, computes, abaque, traités d'astronomie, de médecine (Yppocrate, Gerland), de philosophie cosmologique (Ptolémée, Hermes Trimégiste, Hilpricus...) ; des œuvres historiques : Eusèbe de Césarée et des historiens contemporains : Foucher de Chartres, Raymond d'Aguilers, Hugues de Saint-Victor, Sigebert de Gembloux, Hugues de Fleury ; enfin, trois manuscrits musicaux plus quelques fragments, et un manuscrit peut-être attribuable à Adam de Saint-Victor, ainsi que quelques manuscrits de grammaire Priscien, Martianus Capella, Pierre Hélie.

Manuscrits de travail

Il est beaucoup plus difficile de dénombrer les « manuscrits de travail » en raison de leur caractère dispersé, parfois reliés au milieu ou à la fin d'autres ouvrages, sous forme de fragments isolés, souvent anonymes. Il sont plus nombreux pour la seconde moitié du siècle que pour la première : treize manuscrits patristiques (parmi lesquels on compte Rufin), neuf manuscrits scientifiques, autant de gloses bibliques (dont Sedulius Scottus et des anonymes), les philosophes contemporains,

⁴ BnF, lat. 14301 et 15090, et d'autres sans doute, de provenance incertaine.

victorins et autres (Abélard, Bernard, Pierre Alphonse, *Honorius Augustodunensis*), les classiques latins (Cicéron, Sénèque, Térence, Lucain), quelques vies de saints et sermons, des textes de droit (dont les *Décrétales*), quelques ouvrages d'histoire, où domine Hugues de Fleury, quelques fragments musicaux parmi lesquels ceux de Godefroid de Saint-Victor. À cet ensemble, on peut ajouter quelques fragments de glossaires, de textes d'arithmétique, de comput ou de musique⁵.

Les signes d'une organisation précoce

Vient alors la question de l'usage et du traitement qui a été fait, au XII^e siècle, de ces manuscrits. Nous avons publié dans la revue *Scriptorium*, en 1990, un tableau des différents classements qui furent exécutés à Saint-Victor, avant le fameux classement de Claude de Grandrue (cf. éd. G. Ouy) et qui ont laissé des traces, le plus souvent des *ex-libris*, sur les manuscrits. Seule la moitié d'entre eux portent de telles traces : peut-être ceux enchaînés, de la salle de lecture, ceux du chœur, du réfectoire, de l'infirmerie, ou encore de la bibliothèque particulière des chanoines⁶. Certaines de ces mentions doivent déjà remonter à l'abbatiate de Gilduin, et même à la rédaction du *Liber Ordinis*, qui révèle une maîtrise fondée sur une expérience déjà vécue. On lit en effet que parmi les fonctions de l'*armarius* figurent aussi la mise à jour de l'inventaire des livres, leur examen et leur recension deux ou trois fois par an (ce qui est considérable), leur conservation dans des armoires saines, non surchargées : donc une réglementation stricte, ne laissant rien au hasard, laquelle n'a pas pu aller sans la réalisation d'un inventaire ou au moins de registres sommaires. Comme pour le chartrier de l'abbaye, que nous avons aussi étudié⁷, les mentions d'appartenance à l'abbaye ne figurent que sur une partie du fonds ; elles sont inscrites par des mains différentes. Le caractère « courant » de ces mains rend difficile leur datation. Certaines sont manifestement du XII^e siècle, d'autres peuvent être repoussées à la fin du siècle, voire au tout début du siècle suivant. Certains manuscrits ont reçu plusieurs *ex-libris*, parfois à peu de temps d'intervalle. Nous avons opéré des regroupements de mains en trois séries, tout en observant la plus grande prudence quant à leur datation et leur succession dans le temps, le seul groupe bien datable étant celui qui appartient à une main déjà bien identifiée dans des chartes et des manuscrits de Saint-Victor, et dans quelques textes historiques insérés dans certains *codices* : une main que l'on peut situer entre 1166 et 1187⁸. Une autre main, bien datable elle aussi, et à laquelle il est possible de donner un nom cette fois, est celle de Godefroid, chanoine de l'abbaye, philosophe, poète et musicien, qui semble avoir été à un certain moment de sa carrière responsable de la bibliothèque, ayant été, probablement aussi, selon les traces qui nous en restent,

⁵ Cf. Fr. Gasparri, « Godefroid de Saint-Victor, une personnalité peu connue du monde intellectuel et artistique parisien au XII^e siècle », *Scriptorium*, t. XXXIX, 1985, 1, p. 57-69.

⁶ Id., « *Ex-libris* et mentions anciennes portés sur les manuscrits du XII^e siècle de l'abbaye de Saint-Victor de Paris », *Scriptorium*, t. XLIV, 1990, 1, p. 69-79.

⁷ Id., « Bibliothèque et archives de l'abbaye de Saint-Victor au XII^e siècle », *Scriptorium*, t. LV, 2001, 2, p. 275-284.

⁸ Id., « Un copiste lettré de l'abbaye de Saint-Victor de Paris au XII^e siècle », *Scriptorium*, t. XXX, 1976, p. 232-237.

chantre de l'abbaye : on peut le situer lui aussi dans les troisième et quatrième quarts du XII^e siècle († 1194 ?).

Faute de plus grandes précisions, contentons-nous de conclure que ces mentions anciennes permettent au moins de former un noyau sûr, un groupe minimal de manuscrits qui composèrent la collection victorine initiale, ses représentants les plus certains, autour desquels pourront s'agréger, par des études comparatives, la foule de ceux qui constituèrent, dès cette époque, l'une des plus grandes bibliothèques européennes.

Françoise Gasparri
CNRS (IRHT)